8.11.2026 SION / NODA BCVS

Water Music & Music for the Royal Fireworks

Georg Friedrich HAENDEL

1. Programme

Marc-Antoine CHARPENTIER
Te Deum, Marches pour les trompettes (extraits)
6 minutes

George-Friedrich HAENDEL (1685-1759)
Water Music (1717)
Suite I (HWV 348) en Fa, Suite II (HWV 349) en Ré
35 minutes

Entracte

Arcangelo CORELLI (1653-1713)
Concerto grosso n°8 en sol m“ Fatto per la notte di natale” (1714)
15 minutes

George-Friedrich HAENDEL (1685-1759)
Water Music (1717)
Suite III (HWV 350) en Sol
10 minutes

Music for the Royal Fireworks (1749) (HWV 351)
Ouverture, Bourrée, La Paix (sicilienne), La Réjouissance (allegro), Menuet 1 & 2
17 minutes

2. Distribution

Le Concert Spirituel

(24 instrumentistes : 4 hautbois, 2 bassons, 3 trompettes, 3 cors, 1 timbalier,
6 violons, 2 altos, 2 violoncelles, 1 contrebasse)

Hervé Niquet, direction

3. Présentation et dramaturgie

Hervé Niquet et Le Concert Spirituel présentent le programme phare de leur répertoire. Tournée dans le monde entier et dans les lieux les plus prestigieux, cette production lauréate de l'Edison Award, est l'occasion pour l'ensemble de continuer à explorer toutes les facettes et les nuances de deux œuvres parmi les plus illustres du répertoire baroque : *Water Music & Music for the Royal Fireworks* de Haendel.

A la pointe des dernières recherches organologiques sur les instruments à cordes et sur les vents, Le Concert Spirituel a acquis, notamment grâce à l'usage de cordes en boyau non filées à tension égale, sa sonorité si reconnaissable, son dynamisme et ses couleurs vives et chatoyantes, et su retrouver toute la puissance et la plénitude du son des instruments anciens, pour faire revivre la magie des fêtes princières, dans la plus pure tradition baroque.

La création du programme, retour sur un événement musicologique,
par Hervé Niquet

Après plus d'un demi-siècle de recherches musicologiques, organologiques et scientifiques, les différents paramètres dont nous disposons pour l'exécution du répertoire baroque sont devenus de plus en plus précis.
Alors pourquoi ne pas faire davantage confiance aux résultats de ces recherches ?

Les musiciens réunis autour des suites de Water Music et Fireworks de Haendel ont souhaité mettre en pratique, sans compromis aucun, ce qu'ils savaient de ces techniques anciennes, chacun dans sa spécialité. Ainsi, les cornistes, réunis autour de Pierre-Yves Madeuf, jouent sans « corriger » avec la main le tempérament naturel des cors.

Avec Jean-François Madeuf, les meilleurs osent jouer des trompettes naturelles (sans trous) ajoutant à la note « boisée » des cors, la vaillance et l'éclat d'une musique militaire. Rappelons qu'au XVIIIe siècle, la présence des cuivres imposait le tempérament mésotonique à tout l'orchestre.Les hautbois ont choisi, lors d'un colloque organisé huit mois avant le début des répétitions de création du programme, de faire tourner par Olivier Cottet de nouveaux instruments d'après un modèle dont le tempérament s'aligne, sans concession possible, sur celui des cuivres.

Quant aux bassons, instruments d'extérieur de toutes les musiques militaires baroques, ils ont appliqué à leurs anches une taille historique apportant à cet ensemble de vents, une basse puissante et surtout des attaques mordantes. Les cordes n'ont eu qu'à se glisser dans ce moule puissant.

Et le son est là, inhabituel de couleurs et d'énergie, peut-être surprenant pour certaines oreilles, peu formées au tempérament mésotonique, mais apportant à nos questions et à nos intuitions des réponses, certes téméraires mais claires et enrichissantes et sans aucun doute, respectueuses de l'œuvre.

Présentation des œuvres
par Jean-Yves Patte

1712. Cette année-là, Georg Friedrich Haendel, Directeur de la Musique de l'électeur de Hanovre, obtient la permission de se rendre en Angleterre, « à la condition expresse » que ce séjour soit des plus brefs.
Il est des brièvetés qui jouent les grandes longueurs...

C'est ainsi que le jeune Haendel, âgé de 27 ans — il était né le 23 février 1685 à Halle — part pour le séjour de la Glorieuse Albion, tant chantée sur les scènes des théâtres londoniens...

À vrai dire, il en revenait à peine, s'étant au passage arrêté un peu longuement à Düsseldorf chez l'Electeur Palatin. Ce dernier, après avoir retenu Haendel chez lui, renvoie enfin le musicien chez son protecteur officiel l'Electeur de Hanovre, avec non seulement une lettre d'excuse pour ce long retard imputable à son goût pour la musique de ce prodige, mais aussi toutes sortes de recommandations mêlées de louanges.

Désormais on aura beau jeu de gloser sur l'instabilité du jeune musicien.
C'est que le XIXe siècle, avec son cortège de préventions et de préjugés, a lentement perdu le contact avec la réalité de la culture musicale du siècle précédent.
Un musicien, surtout s'il avait du talent, voire du génie, était le plus souvent appelé à une extrême mobilité.

Non seulement pour sa formation musicale, mais encore pour rechercher des places avantageuses auprès de protecteurs puissants qui lui permettaient de laisser croître son talent.

À cette vérité, jugée peu glorieuse dans un siècle où l'on célébrait le culte de « l'artiste roi», on a préféré bâtir une légende accréditée par quelques mots échappés lors des conversations du Maître au fil d'entretiens particuliers avec tel ou tel de ses amis ou de son secrétaire l'honorable John Christopher Smith, et faire de lui un artiste martyr, à la vocation toujours contrariée par un père soucieux de lui garantir un avenir dans la carrière du Droit...

On est hélas forcé d'admettre que cette rude influence paternelle n'a pu se développer que durant peu de temps, puisqu'il le perdit en 1697, l'année de ses douze ans, et que tout porte à croire que le jeune Georg Friedrich le pleura comme un père aimé. D'autant qu'il semble aussi que le même père se soit laissé infléchir, assez rapidement convaincu des talents de son fils...

Qu'importe, il faut qu'Haendel soit martyr, comme Bach est sérieux, Beethoven ombrageux, Mozart primesautier, Chopin mondain... Qu'importe donc ! Voilà Haendel, qui part pour la Glorieuse Albion... C'est que là-bas, sans doute plus brillamment que partout ailleurs en Europe, le renouveau de la musique est marqué du double sceau de l'opéra et de la modernité. D'ailleurs, en février 1711, n'a-t-il pas lui-même porté sa pierre à cet édifice en faisant donner au Queen Theatre son opéra Rinaldo qui a connu le succès de quinze représentations ?
Il convient de renouer au plus vite avec ce commencement de renommée.

« Londres est l'une des plus grandes, des plus magnifiques, des plus peuplées, des plus riches, des plus marchandes villes de l'Europe. »
Description de Londres, 1721

Après les fastes de Purcell, les scènes musicales avaient besoin d'un nouvel « Orphée Britannique ». La bataille fera rage mais finalement, au long de sa carrière, Haendel — car son nom sera désormais anglicisé — l'emportera, mais c'est une autre histoire...

Dès son arrivée, il faut avouer que la veine créatrice de Haendel ne souffre pas de répit. Il compose pour la scène du Queen Theatre les opéras Il Pastor fido, dès novembre 1712, puis Téseo et Silla. Il assure en outre les reprises de Rinaldo. En marge, il compose un Te Deum, pour la Paix d'Utrecht, et donne des divertissements pour clavecin. En 1713, il offre aussi à la Reine Anne, souveraine très distinguée et dont le règne particulièrement brillant non seulement sur le plan politique et économique l'est aussi dans les arts, une ode pour son anniversaire, Birthday Ode for Queen Anne, où il se montre très habile à égaler la prosodie de Purcell jugée jusqu'alors insurpassée. La Reine apprécie la musique et récompense le musicien, le 28 décembre. Hélas, ce sont

les derniers vœux adressés à cette Reine dont la fragile santé décline irrémédiablement.
Les engagements, les succès, font oublier à Haendel sa promesse faite à l'Electeur du Hanovre d'un prompt retour. Mais l'Histoire va la lui rappeler et le servir en même temps par un de ces coups de la Fortune qui se rit des calculs humains.

« Le favori de la fortune fait son tourment de ses désirs. »
Dicton en vogue à la fin du XVIIe siècle

En août 1714, le Royaume pleure sa souveraine. La succession qui s'annonce est des plus curieuses. George I, qui est appelé à régner de préférence aux descendants de Jacques II, n'est autre que l'Électeur de Hanovre !

Alors, les fausses anecdotes vont bon train. On assure que Haendel fuit son ancien Maître qui, de son côté, n'aurait pas souhaité le voir... La vérité semble être tout autre. Si l'on ne connaît rien des agissements de Haendel, dont les faits et gestes intimes restent secrets, on sait cependant que le nouveau roi s'est montré ponctuel aux représentations de son ancien Directeur de la Musique et lui fait même verser des arriérés de salaire, pour six mois de l'année 1712, sur le Trésor de Hanovre.

Si, pour le Royaume, le choix de l'Électeur est un bon choix politique, en revanche l'effet mondain est des plus désastreux. En quelques mois la bonne ville de Londres est convaincue que son souverain est... enfin ce qu'on ne peut dire à voix haute, mais ce qui se conçoit et se pense si fortement que tout le monde tombe d'accord. Bientôt les mots franchissent les portes closes des sourires aimables. Il faut dire que le roi peine à s'exprimer en anglais, ce qui constitue pour les puristes la preuve quasi irréfutable d'une tache, d'un disfonctionnement de son intelligence. De plus l'affichage ostensible de sa maîtresse dotée d'un physique disgracieux — son surnom de « La Perche » en dit assez — et d'une demi-sœur laide — affublée du doux sobriquet de « l'Éléphant » — achevait de mille traits torves une réputation vacillante. Mais comme tant de disgrâces naturelles ne suffisent pas, il faut encore que les relations tendues, et entretenues dans un état d'esprit fielleux, entre le père et le fils ne viennent parachever un si touchant tableau. « Le roi est incontestablement d'une nature affectueuse... car de tous les gens au monde il n'en déteste que trois : sa mère, sa femme, son fils. »

Conscient de cette déplorable image de marque et de tous les désagréments qu'elle entraîne, le roi tente de se concilier l'opinion des londoniens. C'est alors qu'il nourrit le projet de donner une fête fastueuse qui puisse, en une nuit, lui regagner le cœur de ses sujets.

Water Music

« Il y a quelques semaines, le roi a exprimé au baron Klimansek le désir d'avoir un concert sur le Fleuve. » **Friedrich Bonet**

Les préparatifs de cette fête, du moins en ce qui concerne la musique, furent quelque peu difficiles. Heidecker, considéré comme le meilleur fournisseur de divertissements à l'usage de la Cour fit quelques difficultés... Finalement le baron Klimanseck avança lui-même les fonds nécessaires aux préparatifs de cette remarquable fête sur l'eau prévue pour le 17 juillet 1717. Ce fut naturellement la personne de Haendel « compositeur de Cour de Sa Majesté » qui fut retenue, et ce d'autant plus facilement que le baron avait été parmi les premiers protecteurs du musicien à Hanovre.

Par maints articles on sait l'impression favorable que cette fête produisit sur le public. On sait aussi combien le roi apprécia non seulement la musique mais la soirée tout entière. Plusieurs barges — vastes barques à fond plat — avaient été affrétées, dans lesquelles le Roi et ses proches, sauf le prince son fils, puis la Cour avait pris place. «

À côté de la barge du roi se trouvait celle des musiciens, au nombre de cinquante environ, qui jouaient de toutes sortes d'instruments, dont des trompettes, des cors, des hautbois, des bassons, des flûtes allemandes, des flûtes françaises, des violons et des basses... » rapporte Friedrich Bonet, témoin de ces festivités.

À la suite de cette flottille royale, il y avait encore maintes embarcations privées, des plus luxueuses aux plus fragiles, « emplies de personnes désireuses d'entendre cette musique » qui formaient un cortège que les accents de la fête et la douce lueur de la nuit achevaient de rendre magnifique.

Le roi prit tant de plaisir à entendre cette musique, « quoiqu'elle fut fort longue », qu'il la fit répéter une deuxième fois avant de goûter un dîner organisé à Chelsea, dans la somptueuse demeure de feu Lord Ranelagh. Puis, malgré l'heure tardive, avant de retourner à St James, il la fit répéter une troisième fois. Le succès avait été complet.

Pourtant de cette fête ne reste pas une note de musique.
En effet aucun manuscrit original des suites de la Water Music ne nous est parvenu.
On connaît quelques copies de seconde main, et une publication tardive, de 1733, qui ne reprend qu'une partie des éléments des suites de 1717...
Toutefois on peut aussi y ajouter d'autres mouvements, qui, quoique modifiés tant dans la forme que dans les enchaînements (comme le prouvent quelques copies manuscrites partielles — et tardives — et les publications destinées au clavecin de 1760) sont issues des mêmes suites.
L'édition de Arnold, de 1788, première édition d'une partition d'orchestre, constitue aussi une des sources qui ont permis de rétablir un texte qui, dans l'état actuel des

connaissances, semble le plus proche possible des musiques entendues lors des royales promenades de 1717.

L'on reste confondu devant la richesse expressive de l'œuvre qui mêle dans une virtuosité sans aucune pédanterie une parfaite rénovation du langage. Haendel trouve son inspiration tant dans des structures formelles, telle la « suite à la française », que dans les nouveautés du langage venu d'Italie avec Corelli, sans oublier la richesse de la tradition anglaise qui transparaît sans jamais paraître d'un usage servile.

Mais ce qui frappe le plus, c'est le parfait équilibre de l'orchestre. Haendel prouve qu'il sait quitter la scène des théâtres sans pour autant donner dans le cliché de la musique à caractère guerrier ou cynégétique... Il parvient à équilibrer les timbres en choisissant des couleurs susceptibles de s'adapter à une audition sur l'eau. Les cors et les trompettes, employées avec une légèreté qui leur ôte tout caractère martial, trouvent leur équilibre en compagnie des flûtes et des hautbois sans tirer vers des effets tendres et amoindris.

Music For The Royal Fireworks

« Il incombe (...) d'avoir autant de trompettes et autres instruments martiaux que possible. » **Duc de Montague**

C'est désormais le roi George II qui règne sur les destinées de la Grande Bretagne depuis la disparition du roi son père George I en 1727. Surtout supportée par Walpole, le Royaume connaît une volonté expansionniste qui ne tardera pas à lui donner la stature d'un véritable Empire. Mais au dire des Sujets de sa Très Royale Majesté, le souverain n'a guère les qualités requises pour composer une glorieuse figure de conquérant. Après les doutes posés sur l'intelligence de son père, le fils doit endurer les doutes portés sur sa vaillance. La musique, qui décidément sauve de bien des disgrâces, est de nouveau appelée à la rescousse. Mais il faut un évènement digne de susciter un véritable engouement national.

La Guerre de Succession d'Autriche, qui s'achève en 1748, ne va pas tarder d'en fournir un. La paix est enfin conclue lors de la signature du Traité d'Aix la Chapelle. Un si heureux dénouement ne peut qu'engendrer de fastueuses réjouissances. Le souverain propose qu'un magnifique feu d'artifice soit tiré dans Green Park. L'équipe des décorateurs du fameux Servandoni se met aussitôt à l'œuvre et commence à bâtir une vaste machine évoquant à la fois un Palais, une aimable réunion de quelques-unes des plus fameuses divinités de l'Olympe, et pour compléter le tout (cette machine s'étendait sur non moins de 410 pieds de longs — près de 133 mètres — et 114 de haut — 36 mètres environ —) un arc de triomphe et un vaste bas-relief à la gloire du souverain. La galerie en hauteur prévue pour recevoir les musiciens passait presque inaperçue au sein de l'impressionnant ensemble.

Quand vient la question de la musique, c'est bien entendu vers Haendel que chacun se retourne. Effrayés de la dépense incroyable, certains esprits économes pensent que la musique tirée d'Ataʾlanta « de feu Mr Haendel » (!) suffira cette fois encore. Certes elle est toujours jouée lors des fireworks… mais, reprise avec pompe, fougue et animée du souffle du triomphe, elle fera bien encore l'affaire.

Mais pompe, fougue et souffle renouvelé ne suffisent pas au goût du roi. Il faut du neuf, du grandiose. Heureusement Mr Haendel n'est point du tout « feu ». Certes sa santé est affaiblie, mais sa verve créatrice est intacte. Mais elle eut fortement maille à partir avec le roi. Ce dernier, sans doute pour compenser un peu l'effet désastreux de son manque d'entrain guerrier, souhaite que la musique — au moins elle… — le soit.

Il proscrit donc l'emploi des instruments tendres, violons, violes, basses… Mais Haendel s'obstine. Un échange de lettres s'installe donc entre le Duc de Montague « Maître général de l'artillerie » qui a l'oreille du roi, et Charles Frederick « contrôleur des feux d'artifices royaux aussi bien pour la guerre que pour les triomphes » qui a l'oreille du musicien.

Entre tous les atermoiements, Haendel compose selon son idée : avec ses violons. Si le manuscrit autographe révèle parfois les soucis des tractations, c'est finalement avec un orchestre de cent musiciens, un orchestre mixte composé de vents et de cordes, que Haendel propose son œuvre au public. Le 23 avril 1749, la répétition ouverte à tous est un véritable triomphe. Le très british Gentlemans Magazine est conquis et signale que « l'affluence causa un tel embarras sur le pont de Londres que pendant trois heures aucun carrosse ne put passer ».

Hélas lors de la journée officielle, le succès est des plus mitigé. La belle journée, trop chaude, tourne soudain à la pluie. Certes « les fusées, ainsi que tout ce qui fut projeté en l'air » (Walpole) font assez bon effet, mais le reste est un désastre. Les fulgurances et les éclairs traînent, les roues solaires se grippent, et bientôt ne tournent plus, en continuant de cracher un feu intense qui se communique à la partie droite de l'édifice. Bientôt les divinités de l'Olympe sont contraintes à s'éclipser, et échaudées, rentrent chez elles, pestant sans doute contre les effets pervers de la Paix et de ses triomphes. De la musique, ce 24 avril, pas un mot.

Sans doute déçus par un spectacle aussi peu réussi, les Londoniens n'ont, ce jour-là, retenu que ce désastre. Mais passé cette stupeur — où la gloire du roi n'a retrouvé aucun lustre nouveau — les esprits ont retrouvé la voie de la raison et célèbrent cette œuvre qui est sans doute l'une des plus fameuses de tous les répertoires confondus de toutes les époques…

JEAN-YVES PATTE